

# FAREWELL, JOHN...

C'était la vie même, John. Un visage sculpté dans le roc, fait pour affronter les tempêtes et le soleil. Un corps dense et trapu, toujours prêt à monter dans un avion, un train, un taxi, si chargé de libido qu'une force magnétique émanait encore de lui, les dernières années. Alors qu'il commençait de croître de façon négative, comme pour se conformer aux petits caveaux d'aujourd'hui, lui qui était fait pour les mausolées des princes d'autrefois.

Avant d'être un puits de culture, John était une force de la nature – une exception, dans un monde où être intelligent signifie souvent « oublier son corps ». John aimait nourrir bien le sien, le faire danser, lui offrir les plaisirs qu'il réclamait. On ne lui devinait aucune névrose inutile, pas d'ennemi intérieur non plus. Je parierais que Nietzsche, s'il l'avait connu, aurait perçu en lui cette adéquation parfaite à l'existence dont il rêvait pour lui-même : John était plus-que-vivant.

Il possédait encore deux qualités précieuses à mes yeux, la générosité et la curiosité. Elles lui faisaient ouvrir grand ses portes aux plus doués et aux plus amusants, avant de les entraîner dans des conversations en hélice où mots d'esprits, anecdotes et vacheries étaient autant d'étapes menant aux idées. Ainsi se perpétua, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, une forme de civilisation née dans le palais du duc d'Urbino, au XV<sup>e</sup> siècle, où s'inventa la conversation, mais qui semblait chez John, dans la V<sup>e</sup> avenue, aussi naturellement contemporaine que les films de Tarantino. John mourut jeune et plus moderne, paradoxalement, qu'il ne naquit.

Comme tant de figures essentiellement libres, John se présentait de façon parfaitement naturelle. Aucune pose dans son attitude, la franchise était la meilleure politique à ses yeux. Aucun artifice non plus, dans sa manière d'écrire. Mais cette santé frontale, plus américaine qu'anglaise, me semble-t-il, était tempérée par quelque chose de latin, une forme parisienne de désinvolture et un sens quasi-romain du plaisir : si John me faisait penser à quelqu'un, c'était au Burt Lancaster du *Guépard*, prince de l'île de Salina comme il l'était de celle de Manhattan. Tel l'acteur new-yorkais dans la Sicile de Visconti, ce condensé d'Europe qu'était John avait naturellement trouvé place chez vous.

Je ne l'ai connu que très longtemps après la mort de Picasso. Mais je parierais qu'il était face au peintre le même qu'il était avec nous, sans aucun complexe. Son extraordinaire biographie le prouve à chaque page, John n'avait pas peur, et qui n'eut jamais peur, face à Picasso ? Il admire l'incroyable courage d'un créateur toujours prêt à tout reprendre à zéro, mais il n'ignore rien de sa cruauté et de ses mensonges, de ses lâchetés aussi. Il aime Picasso, mais ne n'idolâtre pas, maintient cette réserve que seuls les plus grands biographes savent faire fructifier.

Autre atout royal, l'intelligence psychologique de John était aussi puissante que sa compréhension esthétique : il avait autant de facilité à « lire » un tableau qu'une relation amoureuse. Tout devenait limpide, sous sa plume, les pires résistances cédaient, devant son sens de la synthèse : ainsi put-il forger la plupart des clefs ouvrant les portes du palais du Minotaure.

Le nombre incroyable de rencontres qu'il fit, dans l'Ancien et le Nouveau monde, désignait tout naturellement John pour raconter sa vie, qu'on aurait tous aimé avoir vécue. Mais son nom restera associé à jamais à celle de Picasso, comme aux volumes qu'il lui aura consacrés. Ce livre à épisodes devint petit à petit son

existence, autant que celle de l'Espagnol. Cas unique dans l'histoire, il avançait dans le temps au même rythme ou presque que son modèle - 40 ans pour reconstituer les 60 premières années de Picasso ! En nous faisant mourir jeunes, le passé était plus clément : trente ans « seulement » séparent la rencontre de Johnson et de Boswell au XVIII<sup>e</sup> siècle et le moment où le dernier publia sa monumentale biographie du premier.

A le voir partir encore à la recherche de nouveaux documents, en Espagne ou en France, à 90 ans passés, John me faisait penser à ce géographe bourgeois qui finit, par souci d'exactitude, par dessiner une carte de la taille même du pays qu'elle doit représenter.

John savait qu'il n'aurait pas assez d'années pour aller au bout de ce projet fou - il lui aurait fallu deux ou trois décennies de plus. Il s'en inquiétait bien sûr, mais il avait assez confiance en la vie, là encore, pour parier sur l'aptitude de ses assistants à prolonger son œuvre. Et je ne vois de nouveau aucun antécédent à ce passage de témoin, dans ce domaine. Il faudrait remonter aux ateliers de peintres de la Renaissance...

Ce livre hors-norme a précipité notre amitié, tandis que j'écrivais ma vie de Cocteau. John m'a permis de porter un regard plus humain sur Picasso, comme j'espère l'avoir aidé à se faire une image moins cruelle de Cocteau, à la fois poète officiel et souffre-douleur de l'Espagnol. J'avais besoin de John pour comprendre les ressorts de l'amitié perverse qui les unit, 50 ans durant, et je pense lui avoir montré la profondeur parfois désespérée de Cocteau, dont il avait presque trop bien perçu le masochisme, à la cour du roi Pablo.

John ne s'identifiait pas à Picasso. Sa personnalité était trop forte pour qu'il veuille l'échanger, même contre celle d'un génie, mais il comprenait de *l'intérieur* Picasso. Il reconstitua sa psyché

aussi magistralement que Cuvier le squelette du Ptérodactyle à partir d'une poignée d'os. Les véritables créateurs sont rares, dans l'espace romanesque ; les re-créateurs aussi, dans celui de la biographie. John fut l'un des plus grands.

Adieu, John, tu me manqueras, tu nous manques déjà.

Tu sais combien Geneviève, ici présente, t'aimait.

Tu étais l'homme le plus merveilleusement séduisant qu'on puisse rencontrer.